



ENQUÊTES

revue de l'école doctorale 188
Histoire moderne et contemporaine

Un pas avec Théodore de Bèze au temps du Corona : le mépris du monde dans une nature retrouvée

Alain-Cyril Barioz

Centre Roland Mousnier (UMR 8596)

Un pas avec Théodore de Bèze au temps du Corona : le mépris du monde dans une nature retrouvée

Du choc du Covid-19 naît cet itinéraire, en manière de rêverie, entre un passé et un présent qui se télescopent pour réfléchir au mépris du monde du point de vue d'un théologien du XVI^e siècle placé devant les enjeux de l'ère de l'anthropocène.

Sur une brèche de son mur d'enceinte, l'arrêté préfectoral des Yvelines du 25 mars 2020 interdit la forêt domaniale pour cause de confinement. On entendrait presque le son du cor s'il n'était aussitôt étouffé par le massif des chênes centenaires dressé sous le ciel printanier. Atterré par cette nouvelle restriction, je reste en lisière d'une forêt bruyante de chants d'oiseaux. Son écran végétal s'est fait le miroir de mes pensées pendant la durée du confinement. Rendue à l'altérité du monde sauvage, la sylve reprend l'orbe des forêts ancestrales. En méditant à sa lisière les nouvelles venues du monde mis à l'arrêt, je m'interroge sur la valeur transgressive que prendrait le geste de rentrer dans la forêt en de telles circonstances : retour sur l'état d'âme de l'ermite fuyant le monde, ou bien quête d'un nouveau pacte à fonder avec la nature pour le plus grand bien de notre monde même ?

Entre le vote au premier tour des élections municipales du 15 mars 2020 et le discours du président, la chape du confinement est tombée sur la France. Pour les rescapés du virus, il fut permis, pendant quelques jours, d'éprouver les vibrations de la course folle dans laquelle le monde allait jusqu'à présent, et nous tous avec lui. Tandis que s'imposaient les règles de l'état d'urgence, l'imaginaire collectif convoquait pêle-mêle, pour prendre la mesure des événements, l'éte 14 ou la « drôle de guerre » pour les uns, quand déjà d'autres criaient à « l'étrange défaite » ! Ne manquait que la misère annoncée pour la phase suivante de la crise. Au centre du village planétaire, la mort reprenait simultanément ses droits pour tous : la peste, la guerre et la faim. Tenté par la fuite, en ermite, j'ai préféré « prendre le maquis », reconsidérant mon sujet de thèse sur le *mépris du monde* à la lumière d'une redoutable actualité.

L'entrée en guerre contre l'épidémie s'annonça pour moi en forme de démobilisation, en rupture avec les rythmes familiaux, professionnels et doctoraux menés tous de front. Avec trois exposés annulés, les dégâts étaient limités. Reclus dans son foyer, le professeur se trouvait privé de ses élèves, le citoyen de ses libertés de voter et de circuler. Pour l'historien dépourvu d'archives, nu comme Hérodote, c'était l'occasion ou jamais d'exercer sa véritable vocation, qui n'est pas que d'érudition, mais consiste aussi en un travail critique sur son objet. Cet objet qui absorbe tant de nous-mêmes, et de nos meilleures années, il vaut de le voir grandir ! Avec Lucien Febvre, je me donnais donc à « vivre intensément le présent » pour mieux toucher le passé, comprendre le *mépris du monde* d'hier au prisme du monde à venir.

Témoigner pour la revue *Enquêtes* représentait un moyen salutaire de garder contact avec l'extérieur. En me demandant si ma thèse pourra s'écrire après comme avant, je me propose de réfléchir ici aux relations qu'il est possible d'établir entre la crise multiforme apparue sous l'effet

du virus Covid-19 et certains des enjeux que tentent de soulever mon sujet de thèse en histoire moderne. Puisque le thème du *mépris du monde* paraît être dans l'air du temps, l'exercice m'incline en tout premier lieu à en préciser le sens, notamment du point de vue de Théodore de Bèze, l'un des pères de la Réforme au XVI^e siècle. La portée du sujet reste ensuite à mettre à l'épreuve de quelques-unes des réflexions inspirées par la nouvelle actualité des épidémies, de la guerre et de la misère au XXI^e siècle. À l'heure où ces fléaux sont capables à eux seuls de faire oublier les dégâts irréversibles commis par l'homme sur son habitat et ses écosystèmes, on se demandera si le mépris du monde, plutôt que de signifier une fuite (*fuga mundi*), ne se comprendrait pas plutôt comme une invitation à une nécessaire transgression des schémas de pensées traditionnels dans le dessein de refonder les relations manquées entre l'homme et la nature à l'ère de l'anthropocène. Au prix d'une telle audace, et donc au mépris de ce monde, le pas dans la forêt interdite serait porteur d'une nouvelle espérance.

LE MÉPRIS DU MONDE, UN LIEU COMMUN RENDU A L'HISTOIRE

Le mépris du monde ferait son grand retour en post-modernité, mais nous avons oublié de quoi il s'agit.

Je songe un instant à la valeur prémonitoire que semble avoir progressivement acquis le choix de mon sujet lors des vingt années qui séparent sa formulation dans le bureau de mon directeur de thèse, Denis Crouzet, de sa reprise toute récente. Et combien m'avait alors paru prophétique la publication de sa thèse considérable sur la violence des guerriers de Dieu ! Les études d'histoire et de sciences politiques que j'avais poursuivies éveillaient une vive sensibilité au caractère désordonné du contexte ouvert, dans les années 1990, par la fin de la guerre froide. Les guerres du golfe et d'ex-Yougoslavie, le chômage et la crise financière de 1997 représentaient autant d'occasions d'éprouver sa foi, pour tout comprendre, dans les outils précieux mis à disposition par les sciences de l'homme. Sorti du bureau de Mr Crouzet, l'enthousiasme avec lequel je m'emparai alors de mon sujet pouvait se muer, avec le recul, en une inlassable méditation solitaire sur ce qui, finalement, peut bien être à mépriser en ce monde.

En dépit du 11 septembre 2001, de la crise de 2008 et des attentats de janvier 2015, quelle idée, au juste, de « mépriser » le monde ? Tout dans l'étonnement de mes proches devant le choix d'un pareil sujet me parlait de cette époque de mondialisation couvant des jours heureux. Le « s » de *mespris*, orthographié à la manière du XVI^e siècle, suggère sans doute un bémol, une atténuation sémantique, par rapport à l'extraordinaire force d'arrachement contenue dans l'injonction de mépriser le monde. La notion contient en elle-même une forme de violence, qui consiste dans l'effort de séparation, d'arrachement, qu'il est requis d'accomplir pour se dégager et finalement se rendre libre des puissances de ce monde. S'il devait s'inventer un « geste barrière » dans l'environnement aseptisé de la « pensée unique » et du consumérisme, il consisterait certainement de nos jours à frapper d'indécence l'idée même de mettre le monde à l'écart. Il semble même assez convenable, aujourd'hui, ne serait-ce qu'en privant la recherche scientifique du temps

qu'elle nécessite, de faire taire les aspirations à la vie contemplative, tant elle sont perçues comme dangereuses et inutiles pour le commerce de la Cité.

Je reste malgré tout ému et sidéré par la puissance subversive du *contemptus mundi*, qui se concentre dans cette poignée de mots : « Mon royaume n'est pas de ce monde... » Comme l'expression l'indique, le monde est estimé à vil prix, du moins ses attraits ne devraient-ils pas être estimés plus qu'ils ne valent, pour ce qu'en dit Montaigne dans le troisième des *Essais*. Le mépris du monde est aussi une attitude, pétrie de piété ascétique. En tant que telle, elle s'inscrit en faux avec la chair, la gloire et l'argent qui règlent l'ordinaire de la marche du monde. Devant le sentiment d'un monde renversé, subverti par de fausses valeurs et l'idolâtrie, l'ascèse dresse un rempart aux cauchemars de l'apocalypse. Pour tous ceux qui perçoivent et questionnent le sens du tragique dans l'histoire, on peut regretter qu'entre les rayons « psy » et « développement personnel » du libraire de quartier, celui dévolu à l'histoire s'est considérablement appauvri. Il y manque aussi trop souvent, à côté des nouvelles histoires politiques, ces ouvrages d'anthropologie historique qui questionnent le sens profond. En cherchant à sonder l'imaginaire et les croyances, notre approche du mépris du monde se fonde sur les espoirs humanistes d'une compréhension globale de l'homme, dans ses rapports au cosmos, rien de moins !

Enfin décidé à reprendre le fil de mon sujet sur le mépris du monde, assez longtemps après m'y être d'abord intéressé comme dans une forme de solitude, je ne devrais pas m'étonner de lui voir rencontrer aujourd'hui un nouvel écho. Le mépris du monde a déjà fait l'objet de savants travaux, en particulier de la part de médiévistes, de Pierre Bultot à Cédric Giraud. Il connut même le succès avec le Pêché et la Peur de Jean Delumeau. Selon des approches et des problématiques conduites pour penser la modernité, le mépris du monde a inspiré Max Weber et, plus récemment, H. Blumenberg, Michel Foucault, Jacques Ellul. La faveur nouvelle du motif du *mépris du monde*, dont je ne me lasse pas d'observer les développements dans le champ académique, pourrait bien s'expliquer, à mon sens, au grand retour de l'histoire auquel nous assistons depuis des années, avec ses incertitudes et ses fléaux.

Pour restituer la saveur évangélique et humaniste de la notion universelle de mépris du monde telle qu'elle est retrempée dans la piété du XVI^e siècle, il convient de la débarrasser, au préalable, des oripeaux romantiques teintés de nihilisme dont elle est trop souvent revêtue. Le mépris du monde ne peut se réduire au sentiment mélancolique et complaisant d'un regard en fin de compte centré sur les mouvements intérieurs de l'*ego*. Il en va de même de la morale cléricale et bigote dans laquelle la notion est moulée à la même époque, en particulier dans les manuels du bien vivre destinés à l'édification des jeunes gens. Il est plus communément admis d'associer le *contemptus mundi* à un lieu commun de la chrétienté médiévale. Dans la mesure où ses thématiques se rencontrent originellement dans les Écritures, le mépris du monde occupe aussi bien une place essentielle dans le corpus des humanistes et des réformateurs au XVI^e siècle. Comme Olivier Miller a bien montré la profonde influence de l'humanisme à travers l'œuvre de Jean Calvin, nous nous demandons quelle leçon le mépris du monde en retient dans les écrits de son ami et successeur Théodore de Bèze.

Pour l'un et l'autre, au demeurant, le motif du *mépris du monde* s'inscrit avant tout dans la conviction que le monde, en tant qu'il est pollué par le péché, exige du fidèle une attitude

toujours renouvelée de conversion et repentance. Pour le pénitent, le mépris du monde est un exercice spirituel. Par l'effort de mise en garde constante contre les dangers du monde, par l'introspection et la prière, il devient possible au disciple de se prémunir du mal, d'apaiser les angoisses, de se rapprocher de Dieu. Pour ces réformateurs, en revanche, il n'est plus question de fuir le monde en un lieu à l'écart. Puisque la séparation traditionnelle entre les clercs et les laïcs est pour eux abolie, ce n'est nullement dans un monastère que la piété authentique est à rechercher, mais dans le siècle. C'est au sein même de la communauté chrétienne que le mépris du monde prend sens, c'est-à-dire à la place où chacun se trouve pour faire face aux épreuves de l'existence, se fiant au témoignage des Écritures et la certitude de la miséricorde divine.

Le théoricien Max Weber a parlé d'*ascèse intramondaine* pour qualifier ce rapport au monde très spécifique inauguré par le calvinisme. Prenant place dans ce questionnement, mes recherches mettent en évidence, de surcroît, comment le mépris du monde selon Jean Calvin et Théodore de Bèze, par le biais de leur connaissance des philosophes antiques, s'est enrichi d'une conscience éthique ouverte sur la Cité. Dans un monde à nouveau rattrapé par les angoisses, le mépris du monde des réformateurs est une sagesse chrétienne à redécouvrir et méditer.

LE MÉPRIS DU MONDE AU SPECTRE DES FLÉAUX

L'épidémie

Séché de douleur
 Tout cuit de chaleur (...)
 Le corps faible et lent
 À la mort se rend.

Ces vers évoqueraient les douleurs observées pour le cas d'un grand nombre de malades touchés par le coronavirus. Extraits de l'*Ode chantée au Seigneur par Théodore de Bèze affligé d'une griève maladie*, ceux-ci parlent d'un Théodore de Bèze frappé par la peste qui sévit en 1551 à Lausanne. Dans une lettre adressée à son ami Heinrich Bullinger et rédigée la même année, il dépeint ainsi la situation sanitaire : « La servante de notre Jacques [Vallier] est morte. Lui-même et sa femme en sont indemnes, mais, selon l'habitude, enfermés chez eux. Trois autres maisons de la même rue sont atteintes. » Relisant ces mots au début de l'apparition du Covid-19, je cherche à me replacer dans l'imaginaire du mépris du monde tel que le cultivait en son temps Théodore de Bèze (1519-1605), figure centrale de la thèse.

Dans le corpus du juriste et théologien qui succéda pendant quarante ans à Jean Calvin à Genève, je recherche quelques-unes des clés du *contemptus mundi* médiéval déplacé dans l'univers religieux de la Réforme. Située dans la perspective de questions théoriques sur la modernité, ma recherche ne s'interroge pas moins sur l'attitude des hommes et des femmes face aux épreuves, à la souffrance et l'inéluctabilité de la mort.

En 1542, la peste frappait Bourges, qui était alors comme Orléans, un centre universitaire de rayonnement européen. Ces villes furent les lieux de la formation juridique et humaniste de

Théodore de Bèze. À cette date, il poursuivait ses études à Paris tout en signant ses poèmes latins du nom de *Theodorus*. En 1548 cependant, il s'exila à Genève en même temps qu'il publia un recueil de *Poemata*. Bèze s'établit alors comme professeur de grec à l'académie de Lausanne. Comme l'indique la suite de la lettre déjà citée, malgré les incertitudes de l'épidémie, la continuité pédagogique put y être assurée : « Notre école n'est pas encore entièrement vide, et nous avons décidé de ne pas quitter notre tâche aussi longtemps qu'elle nous sera possible. »

Bèze échappa effectivement de peu à la peste, qui nous eût privé de son œuvre considérable d'exégète et de théologien. Comme en témoignent les vers suivants de l'ode, c'est une pensée du mépris du monde nourrie de la plus ancienne tradition chrétienne, qui est imprégnée de platonisme :

Je meurs, dit le corps :
L'âme dit, je sors
D'un corps entaché,
Où fus asservie :
Fi de ceste vie
Serve de pesché.
(Théodore de Bèze, *id.*)

Le *contemptus mundi* s'alimente aux maux propres à l'humaine condition. Le rapport au monde généré par l'intime conviction que les épreuves sont en définitive un bienfait voulu par Dieu en inspirent l'attitude, la doctrine et les pratiques. La foi dans le bien-fondé des épreuves place le chrétien sur une voie de dépassement conforme à la volonté divine. Le mépris du monde inspire par ailleurs une observation critique des mœurs comme la cultivaient, dans une veine humaniste, Érasme ou Budé. Voici deux esprits qui, depuis qu'il se vouait dès son plus jeune âge à la poésie, ont durablement marqué l'œuvre du théologien. Dans le dialogue de la foi et de la raison, la piste d'une philosophie chrétienne peut être suivie à travers les ruminations du *mépris de ce monde* par les réformateurs.

Une réflexion morale se dégage de la suite de la lettre décrivant l'épidémie de Lausanne. Il s'en entend beaucoup en ces circonstances : « Mais toute occasion est bonne pour détourner les gens, tels qu'ils sont presque tous ici, des choses bonnes et nécessaires ; combien plus quand la peur de la mort s'en mêle ! Et comment ne la craindraient-ils pas, ceux qui vivent de telle sorte qu'ils ne sauraient bien mourir ? »

Pour expliquer l'origine du Covid-19, le médecin Didier Sicard, qui est aussi un éthicien renommé, situe les causes de l'épidémie dans les déséquilibres des écosystèmes engendrés par les sociétés humaines. C'est la thèse dite « environnementale ». Pour en rester au point de vue moral de Théodore de Bèze, les responsables désignés de la crise se trouveraient être, singulièrement, « ceux qui vivent de telle sorte qu'ils ne sauraient bien mourir ». En réponse aux mauvaises pratiques, quels qu'en soient les domaines d'application, dans une perspective judéo-chrétienne, le mépris du monde est une propédeutique. Chacun est appelé à faire pénitence en commençant par reconnaître la profonde corruption de l'homme en raison du péché. Il s'agit d'une piété entretenue par des exercices, mais elle sollicite surtout la conscience et l'introspection. La démarche pénitentielle a pour vocation le détachement, celui du monde et de ses passions.

Lorsque Théodore de Bèze rejoint Calvin à Genève, une nouvelle épidémie atteint la ville en 1560. Le registre de la Compagnie des pasteurs tient la chronique des retours fréquents de la peste dans ses rues. Les pasteurs tirent au sort les noms de ceux qui parmi eux sont désignés pour rendre visite aux malades. Certains se dévouent même pour prendre la place de Théodore de Bèze afin d'épargner sa santé. Éclairée par l'histoire, la crise créée par le Covid-19 invite à réfléchir aux dimensions providentielle, morale et eschatologique de l'épisode épidémique. Il existe autant de raisons à un tel projet qu'après lui se profilent, comme dans la seconde moitié du XVI^e siècle, les ombres de la guerre et de la misère.

La guerre

Nous ne pourrions dire, comme au début de l'apparition du virus, que nous ne savions pas. Le 4 mars 2020, soit peu avant la toute nouvelle conscience que nous prenions de la menace épidémique sous nos latitudes, j'assistais à une conférence, donnée aux Invalides par le général Lecointre, sur le thème de « l'engagement ». Le chef d'état-major des armées s'interrogeait devant un personnel issu des rangs de l'Éducation nationale : « quelle guerre vaut-elle d'être conduite aujourd'hui ? » Interpellé, je pensais aux bruits de bottes, à l'« Europe aux vieux parapets »... Je pensais que ce climat n'était pas sans rapport avec le choix de ma thèse, ma manière personnelle de m'engager.

Au mois de janvier 2015, les attentats qui eurent lieu dans Paris m'avaient valu une première expérience de confinement. L'établissement où j'enseigne est situé tout près de l'un des lieux visés pendant ces trois jours du 7, 8, et 9, par les terroristes. Monsieur Lévy, un ancien résistant, était venu témoigner devant mes élèves. Nous les vîmes soudain débouler dans les couloirs en brandissant, avec leur téléphone portable, la diffusion des événements en direct. Le contexte dans lequel je me préparais à reprendre mon sujet de thèse me paraissait de plus en plus redoutable. Le mépris du monde, placé en de mauvaises mains, peut être bien mal interprété. Mal compris, il ne paraît en effet pas dépourvu de tout rapport avec une mort donnée ou reçue au nom de Dieu, non seulement au mépris de l'interdit de tuer, mais au mépris de la vie même en ce monde. Le propos du général Lecointre était net et sans détour : « la conflictualité renaît » dans un « monde ensauvagé » et soumis à la « tentation de confrontation brutale entre les acteurs ».

De cette conférence aux Invalides, j'attendais de mieux comprendre l'évolution des positions de Théodore de Bèze sur la guerre. Je m'interroge notamment sur le paradoxe que représente à mes yeux la possibilité d'une posture belliqueuse assise sur un mépris du monde issu des Évangiles. Je souhaiterais démêler les liens complexes que Théodore de Bèze entretient avec le dieu Janus au cours du magistère qu'il exerce à Genève pendant les guerres de religion. Issu de la petite noblesse, c'est en « guerrier de Dieu » que le réformateur s'engage auprès de Calvin. Tandis que celui-ci exhorte les huguenots à prendre leur mal en patience, Bèze est bientôt soupçonné de souffler dans les trompettes de l'appel aux armes. C'est encore par son intransigeance qu'il s'illustre au colloque de Poissy. Pour peu que, par son action conciliatrice, la paix de Saint-Germain puisse être mise à son crédit, il n'en demeure pas moins, sous la plume d'un Ronsard, comme la figure honnie du prédicant armé, allant toujours l'épée au côté.

Protagoniste à part entière des guerres de religion, il se fait l'historien du conflit de Genève avec la Savoie. La thèse de Paul-Alexis Mellet montre bien comment son ouvrage, *Du droit des magistrats*, écrit au lendemain de la Saint-Barthélemy, s'insère dans le courant des monarchomaques qui théorisent le droit de résistance. Par ailleurs, Bèze énonce les principes de la guerre juste. Il se défend des accusations de « corne-guerre » dont l'accablent les partisans de tous les accommodements. Toujours du côté de l'objection de conscience, la guerre de Théodore de Bèze est une perpétuelle entrée en résistance.

Il est vrai que la guerre compte pour beaucoup tout au long de sa trajectoire intellectuelle, durant les quarante années qui séparent le début et la fin des guerres de religion. Quarante ans, du point de vue du général Lecoindre, c'est le temps nécessaire pour bâtir un appareil militaire digne de ce nom ! En historien des « contempteurs » du monde, cela représente plutôt le temps nécessaire pour un homme, sous l'effet des vertus retrouvées, pour achever de le convaincre qu'en définitive, aucune guerre ne vaut d'être conduite, sinon la guerre contre ce monde.

La misère

Pendant toute la durée du confinement, le deuil est apparu comme une arme efficace car il permet un effort commun. Principalement soutenu par les personnels de santé, le sens de la fraternité n'en était pas moins relayé, à des degrés divers par l'ensemble de la nation. Il en était ainsi, notamment, du sens retrouvé des relations de voisinage. Le confinement a fait plus que jamais ressentir la nécessité du lien social. Critiquant le penchant des moines pour le retrait du monde, Théodore de Bèze explique dans un sermon « il est un temps pour être seul, et un temps pour être avec les autres ». Le lien paraît parfois ténu, cependant, et les fragilités du corps social apparaissent au grand jour des inégalités trop criantes. L'inquiétude est palpable, même, quant aux menaces d'une dissolution toujours possible. La décomposition du corps social hantait les esprits du temps des guerres de religion. Est-ce que, en l'occurrence, en préférant la dénomination de « guerres civiles » à celle de « guerre de religion », les historiens ne passeraient-ils pas à côté de la dimension essentielle du *religere* dans la construction (ou la décomposition) du lien social ? Il reste que, du point de vue des normes comme de celui du projet, le pacte républicain est mis à rude épreuve devant les effets annoncés de la récession sur le chômage et la paupérisation.

Dans son *Histoire ecclésiastique*, qui relate les débuts des premières églises réformées de France, Théodore de Bèze montre de quelle manière les normes, en créant du lien social, sont fondatrices du lien communautaire. Ainsi Jean le Maçon, dit « La Rivière, 22 ans », qui « quittast la maison terrienne de son père charnel pour en aller bastir une spirituelle à Paris, y dressant une Église, qui a été une des plus belles et des plus florissantes ». Cependant, l'habitude prise par la nouvelle communauté de « s'assembler tant plus souvent et de prier plus ardamment que jamais » rencontra bientôt l'opposition des institutions locales « tant, précise Bèze, est le monde ennemi de son salut ». Ces condamnations, rapportées également dans le *Livre des martyrs*, étaient pour le réformateur autant d'occasions de relever les triomphes contre Satan, qui visait aussi bien « l'inconstance coutumière de la jeunesse trop désireuse de la vie de ce monde ».

Le *mépris du monde* trouvait ainsi à s'insérer dans le tissu des normes définissant les contours d'une authentique morale collective. Du baptême au mariage, les manifestations de la vie sociale étaient autant d'occasions de réactiver les invectives d'une profession de foi tout entière prononcée contre le monde et ses tentations.

Nous sommes loin aujourd'hui du confinement auquel s'astreignaient les premières églises clandestines, à mille lieux encore des mesures adoptées par le Consistoire de Genève pour proscrire jeux, danses et tenues vestimentaires : il n'empêche... Notre expérience du confinement est aussi celui d'un temps éminemment moral. L'interdiction préfectorale de se promener en forêt domaniale n'est pas la moindre de ces normes qui, des gestes barrière à la distance kilométrique autorisée, modèlent tout ensemble la nouvelle vie communautaire. Avec la mise en place du pouvoir médical, le « bio-pouvoir » dont parlait Michel Foucault, les libertés fondamentales abdiquent devant les impératifs dictés par les considérations sanitaires.

Est-il pourtant permis d'espérer que les normes, en créant du lien social, définissent les conditions d'une nouvelle société solidaire ? Sous le magistère de Théodore de Bèze, bien qu'elle en appelât aux ressources des magistrats, c'est l'Église qui était garante de la solidarité. Alors que les services publics font l'objet d'une opération de démantèlement méthodique depuis des décennies, la crise du Covid-19 a pourtant mis en lumière leur pleine utilité. Est-il encore temps de réagir ? Pour reprendre la terminologie wébérienne, on peut se demander, tout de même, si la société civile (au sens de *Gesellschaft*) possède encore assez d'éléments de cohésion nécessaires pour que les efforts de solidarité ne soient pas relégués, à l'avenir, aux logiques communautaires (*Gemeinschaft*). Des relations de proximité aux critères ethniques, celles-ci pourraient venir à prévaloir dans un pays perclus de fractures sociétales et culturelles. *Quid*, dans ces conditions, de la République ?

Entre le début et la fin du confinement, il y eut pourtant la place pour un moment d'utopie. Le contexte d'incertitudes dans lesquelles nos sociétés démocratiques se trouvent dépourvues de port d'attache et condamnées, comme le décrit H. Blumenberg, à « réparer leurs vaisseaux en pleine mer », semblent avoir favorisé la vie contemplative et le rêve d'un ailleurs. Le spectacle de cartes débarrassées de toute pollution atmosphérique, le silence et la paix retrouvées dans un environnement citadin, la conscience des nuisances sans nombre et des rythmes infligés à nos corps comme à celui de nos enfants... Un pas de plus, étions-nous en utopie ?

L'espoir d'un possible me rappelle la foi que Théodore de Bèze plaçait en ses lecteurs en leur adressant ces lignes extraites de la préface à l'*Histoire ecclésiastique* : « Une très grande faute s'est commise en tant qu'on a laissé le principal pour l'accessoire. J'appelle accessoire l'état des affaires qui ne passent les bornes de cette vie caduque et transitoire (...) J'appelle le principal le gouvernement spirituel. » Dans ce gouvernement spirituel, retenons que Bèze compte la sagesse, qui est contemplation de « puissance et bonté infinie de Dieu ». Or, en le pastichant à peine, la suite du texte donne : « n'est-ce pas merveille que les peuples se soient arrêtés à leurs affaires, et s'il y en a eu qui aient travaillé à faire entendre l'état de leur fausse religion, nous avons de quoi les louer que de tout cela est demeuré mort et enseveli avec le temps. »

Pour tous ceux qui se mettent à l'écoute des bouleversements en cours, une espérance reste possible : un pacte avec la nature, nouveau dessein pour le genre humain.

MÉPRISER LE MONDE, PAS LA NATURE

Denis Crouzet l'avait relevé lors d'un séminaire à l'occasion de la réédition de son ouvrage sur Christophe Colomb. En débarquant sur l'île d'Hispaniola avec des animaux d'élevage piétinant et modifiant les sols, de nouvelles techniques culturelles et des plans de déforestation annonçant les plantations, le navigateur avait fait entrer le monde dans l'ère de l'anthropocène. Il faut donc attendre la toute fin du XX^e siècle pour que l'humanité prenne conscience des ravages de son action sur l'écosystème planétaire. En dépit des mises en garde exprimées depuis des décennies, l'épidémie du coronavirus est venue rappeler les relations dangereuses que les sociétés persistent à entretenir avec la nature, le plus souvent au nom du profit. L'ampleur des dégâts déjà constatés s'heurte à l'obstacle originel des rapports de domination rationnelle que l'homme entretient avec la nature depuis des siècles. Devant l'enjeu du maintien de la vie sur terre, le modèle qu'il s'agit de contribuer à faire naître aujourd'hui, exige une réaction collective. Il s'agit pour l'humanité de repenser l'éthique autour d'un impératif primordial, qui est à inscrire dans la loi : il consiste à prendre soin de la planète terre.

Une nouvelle éthique

Par l'expression d'« éthique protestante » Max Weber avait mis en évidence la profonde influence du calvinisme sur la civilisation occidentale, favorisant notamment des dispositions particulières pour « l'esprit du capitalisme ». Dans une démarche distincte de celle de Karl Marx, il avait mis en garde contre les effets délétères de certaines formes de rationalité qui, poussées à leur extrémité, achevaient d'enfermer l'individu dans une « cage de fer ». En plus d'apprécier la valeur prophétique de cette image au temps du confinement, le moment n'est-il pas venu d'envisager la portée sans précédent du coup d'arrêt que la crise sanitaire mondiale vient d'infliger à la marche forcée de la mondialisation ?

Sans doute est-il illusoire de voir en cette panne magistrale le coup fatal porté au système économique dominant depuis des siècles. Il ne serait pas moins naïf et dangereux d'en accréditer les logiques destructrices et mortifères en refusant de réfléchir, à travers cette crise, à la nécessaire remise en question de ses modes de fonctionnement. Depuis les alertes sur les effets de la croissance dans le rapport de Rome en 1968 jusqu'aux diagnostics actuels du GIEC (Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat), tout concourt depuis longtemps à faire prendre conscience de l'urgence de changer de direction. Aussi loin que la conscience des gouvernants ait été touchée, le constat énoncé de « la maison brûle » est, dans le même temps, celui de l'incapacité des institutions à mettre les actes en phase avec les objectifs affichés. Dans la recherche d'alternatives pour mettre en place des relations plus équitables entre les êtres humains, ces nouvelles solidarités ne peuvent être pensées en dehors des relations à inventer avec la nature elle-même, considérée comme un être à part entière et dont les équilibres sont à placer au cœur du système politico-économique de demain.

Il convient en général de se méfier de la tentation de rapporter l'objet d'une recherche scientifique à l'actualité, au risque de prendre le haut de l'iceberg pour sa base. Comment

cependant travailler sur le mépris du monde en tournant le dos à son sort ? L'investigation du *mépris du monde* peut-elle se poursuivre dans l'indifférence à son destin ? Prenant le risque de me laisser déranger dans mes habitudes de travail, j'ai beau interroger mon sujet à la lumière crue des enjeux soulevés par la crise sanitaire, il me semble passer pourtant à côté d'un impensé au cœur du phénomène.

Les fléaux alimentent le verbe de Théodore de Bèze dans sa mise en garde contre la chair, les richesses et la gloire. Il s'agit d'ailleurs moins de dénoncer que de mettre en garde contre une certaine folie du monde, et donc de mettre en place les pratiques pour empêcher cette folie de pénétrer au-dedans de soi-même. Celui qui, par l'effort de mieux se connaître et de mieux connaître la nature, celui-là seul se place sur une voie de purification qui lui permet de se détacher des mauvais liens d'ici-bas afin d'avancer sur le chemin de la sagesse et de la certitude de sa rédemption (*certitudo salutatis*). Mais comment la notion de nature, considérée dans son invention récente comme étant menacée par les activités humaines, demeurerait-elle une question périphérique ?

Fondez éléments,
Tremblez fondements
Du monde l'appuy :
Rochers et montagnes
Et plattes campagnes
Tremblez devant lui.
(Théodore de Bèze, *id.*)

La nature, nouvel acteur de l'histoire

Avant Théodore de Bèze, Luther ou Calvin ont écrit de belles pages pour évoquer leur émerveillement devant la nature. Encouragée par *Genèse*, 3, sa contemplation semble en parfait accord avec le *mépris du monde*. À l'époque où Jean de Léry portait dans son journal le récit de sa rencontre avec l'homme naturel, Théodore de Bèze se complaisait plus volontiers dans la description d'une nature imaginaire décrite dans la langue anachronique du géographe Strabon. Ses abondants commentaires de *Genèse* montrent à quel point la Création était au centre de ses préoccupations, certes pour des raisons différentes des nôtres. Pour ce qui est des rapports inédits que l'homme doit inventer avec la nature, un assourdissant silence semble remonter des profondeurs du passé. Certes, on ne peut lui demander plus qu'il n'enseigne. On peut chercher plus loin des individus préoccupés par leur environnement : Rousseau... Encore l'argument d'anachronisme ! Mais d'où provient donc le sentiment d'un immense malentendu quand il devient urgent de forger un nouveau paradigme ?

D'après l'historien suisse Beat von Scarpatetti, il existe un hiatus fondamental entre le discours clérical traditionnel du *contemptus mundi* et une approche qui se voudrait écologique. En appelant à mépriser le monde, c'est le lien essentiel de l'homme avec la nature qui serait méprisé par le christianisme. Un reproche similaire est adressé à l'humanisme, supposé mettre l'homme au centre de l'univers. Placé devant l'écocide qui se profile de nos jours, tout appellerait aujourd'hui à inverser ce schéma en replaçant l'homme à sa juste place dans la création. Ces interprétations

relèvent cependant d'une culpabilisation du passé qui obscurcit encore davantage la recherche d'équilibre et de paix qui sont les vertus propres au mépris du monde. Quand les moines gagnent leur monastère et les historiens leurs archives, le devoir de l'humaniste chrétien, d'après l'étymologie du mot *protestare*, est de se porter et de témoigner dans l'arène.

Aux historiens qui vivent leur discipline en ascète et dans le monde même, il ne reste plus qu'un pas à faire en direction de la forêt. Au XIX^e siècle, Jules Michelet avait introduit le peuple sur la scène de l'histoire. Il faut aujourd'hui conférer à la nature le statut juridique qui la reconnaisse comme un être à part entière, matrice et garante d'un avenir commun, le seul vivable. Ici et là, les nouvelles du confinement donnaient à voir d'étranges allées et venues d'animaux parmi les hommes, comme si la nature revendiquait ses droits. Les droits des peuples ont été conquis de haute lutte, rien n'est à céder. Mais c'est de manière pacifique que le carnaval des animaux est venu rappeler dans les villes la nécessité d'un nouveau pacte. C'est au tour de l'historien conscient de franchir le pas, et de surmonter la position marginale où le silence académique a tenu jusqu'à présent un impensé inouï des sciences de l'homme.

Adieu France, adieu,
 Qui estes le lieu
 Qui premièrement
 Au monde me visites,
 (Théodore de Bèze, *id.*)

Pour conclure, je me demande si le déconfinement annoncé ne sonne pas le glas de cet interlude épistémologique. Le temps de partager un itinéraire improbable dans les méandres du *mépris du monde*. Le sevrage des archives n'est-il pas l'occasion pour l'historien de retrouver sa vocation première auprès de la muse Clio ? Dire la fable du monde, pourvu que demain puisse être entendu des mortels. Le rideau du déconfinement retombe donc sur un temps consenti aux songes, à la sobriété, à l'attention. Chacun des acteurs s'apprête à reprendre son rôle pour une prochaine représentation. Théodore de Bèze peut retourner en son temps, confinant à l'oubli. Par le jeu des effets de miroir, cependant, son siècle affleure à la surface du notre, libérant avec l'écho de sa voix la perspective d'un nouvel objet pour la recherche. Et pourquoi pas le mépris du monde dans une nature retrouvée ?

Las, Seigneur, tu scais
 Que sous un tel faix
 De meschanceté
 La machine basse
 Comme toute lasse
 Crie : liberté.
 (Théodore de Bèze, *id.*)

Alain-Cyril Barioz

« Le mépris du monde dans la littérature calviniste du second seizième siècle », sous la direction de Denis Crouzet